

affection ne te suffit pas, oh bien ! nous chercherons ta famille et à nous deux, nous trouverons.

Depuis ce jour, Olivier n'avait pas revu le marquis de Florenzi.

À de rares intervalles seulement, Cosimo remettait à son maître quelque billet mystérieusement parvenu et l'engageait à y répondre.

Olivier obéissait et remettait ses lettres au vieux serviteur. Parvenaient-elles au marquis ? c'est ce qu'il ne pouvait savoir.

Maintes fois il avait à cet égard accablé Cosimo de questions.

Il le conjurait de lui dire ce qu'était devenu le marquis, le lieu de sa retraite, comment on recevait de ses nouvelles, comment on pouvait lui faire passer les réponses.

À ses sollicitations diverses presque désespérées, Cosimo restait muet ou ne répondait que ces seuls mots :

— Je ne puis dire.

Ou encore :

— J'ai juré sur le Christ de me taire.

Forcé a été à Olivier de se résigner et bientôt même, voyant le chagrin qu'il causait à son fidèle serviteur, il renonça complètement à l'interroger sur ces secrets, dont la seule pensée lui causait un horrible serrement de cœur.

Les années s'écoulaient paisibles depuis cette époque. Mûri par l'expérience et le malheur, Olivier fut homme avant l'âge.

Seul, sans autre ami que Cosimo, il ne vivait que par la pensée, dans le passé ou l'avenir, le présent lui semblait lourd à porter.

Déshérité de toutes les affections légitimes qui sont ici-bas le vrai bonheur, il s'était replié sur lui-même ; mais sous les glaces de son abord, sous l'austérité de sa parole, se cachaient une âme ardente, un cœur fait pour aimer jusqu'au dévouement le plus absolu.

Une timidité presque invincible, un légitime orgueil de soi-même, une certaine honte de son isolement empêchait Olivier de chercher des amis de son âge.

Il craignait de donner son amitié ou trop haut ou trop bas.

Trop bas pour son orgueil, pour sa dignité, trop haut pour son état et pour sa fortune.

Décidé à vivre seul, l'ambition devint la seule passion de cette âme ardente. Non cette ambition sombre et funeste qui fait les criminels atroces, mais cette ambition généreuse et ouverte qui fait regarder haut et ferme devant soi.

Le travail, ce divin consolateur, combla l'abîme des désirs qu'il sentait en lui.

Il travaillait pour arriver. Il voulait se faire un nom, lui qui n'avait pas de nom ; un état, lui qui n'avait ni état ni protecteurs, ni aucun moyen de parvenir ; une famille, lui qui n'avait pas même un ami dans le sein duquel il pût verser ses douleurs ou ses espérances.

Lorsqu'il atteignit dix-sept ans, il voulut partir pour l'armée.

— Avec mon courage, disait-il, avec mon savoir, je serai tué ou j'aurai un beau grade avant la troisième campagne. Au jour du combat, il pleut sur le champ de bataille des cordons, des épauettes et des brevets de noblesse. Je me ferai noble par le sang.

Mais Cosimo combattait cette résolution. Il représenta à son jeune maître que le marquis désapprouverait cette entreprise. Il pouvait revenir d'un jour à l'autre. Quelle consolation resterait-il à ses vieux jours si son enfant bien-aimé venait à être tué !

Olivier se rendit à toutes ces raisons et essaya, en désespoir de cause, de se frayer un chemin dans la magistrature. Mais, là, il fallait au moins un premier protecteur.

Cosimo leva toutes les difficultés. Grâce à de mystérieuses relations, à des lettres de recommandations obtenues ou cachette par le vieux serviteur, Olivier fut admis en qualité de secrétaire près de messire de Mondeluit, conseiller au Châtelet, membre du parlement, un des hommes les plus justement considéré de la magistrature alors.

Convaincu de la nécessité de s'instruire et de s'instruire vite, Olivier se consacra tout entier à sa nouvelle profession.

Rien ne lui coûta, ni les rebutantes recherches, ni les veilles prolongées ; à la science aride des lois, il avait donné tout ce qu'il avait en lui de passion.

Souvent Cosimo, épouvanté des éreçants labours de son jeune maître, se prenait à regretter le jour où il lui avait facilité les moyens d'arriver près de messire de Mondeluit : il le conjurait de prendre quelques vacances.

— Vous vous tuez, monsieur, lui disait-il ; est-il raisonnable, vraiment, de travailler ainsi que vous le faites, jusqu'à compromettre votre santé ? Ne devriez-vous pas suivre un peu les plaisirs des jeunes seigneurs de votre âge ? Car, enfin, rien ne vous serait si aisé.

— Tu crois, mon vieil ami ?

— Certes, monsieur ; car enfin vous êtes riche et nous ne dépensons seulement pas le quart des revenus que vous nous assurez. M. le marquis, mon digne maître ; nous vivons, c'est-à-dire vous vivez presque comme un gueux ; excusez-moi, je veux dire comme un pauvre cadet ou comme un malheureux clerc.

N'était la facilité avec laquelle vous prodiguez l'argent pour soulager les infortunes que vous rencontrez sur votre route, je croirais presque que vous êtes avare, ce qui est une bien lamentable infirmité pour un jeune seigneur et beau comme vous l'êtes.

Olivier souriait aux remontrances de son fidèle serviteur.

— Tu m'appelles seigneur, répondait-il, et tu ne saurais seulement me dire mon nom.

Est-ce avec ce nom d'Olivier que je puis me présenter et faire figure dans le monde ? Veux-tu que je vole un titre auquel je n'ai aucun droit ?

Car enfin le marquis n'est pas mon père, tu le sais comme moi. Il m'a trouvé chez des paysans qui eux-mêmes m'avaient ramassé on ne sait où ?

Cette fortune que je dois au marquis n'est entre mes mains qu'un dépôt. Je puis user de ses bienfaits pour mon existence, non pour mes plaisirs.

Ce nom que je n'ai pas, laisse-moi donc le gagner avec une fortune.

Il est noble, il est grand d'être le premier d'une famille ; je serai, moi, le premier de ma famille.

Alors Cosimo secouait tristement la tête et, pour quelques jours, faisait trêve de remontrances.

Il n'était pas convaincu ; mais, habitué à obéir aveuglément aux moindres désirs du jeune homme, il eût cru manquer à son devoir en l'importunant.

Et certes ses lamentations eussent été vaines et se fussent brisées contre la volonté ferme du jeune homme.

Olivier allait bientôt recevoir la récompense de ses travaux.

Aimé et estimé du conseil, il n'avait pas tardé à devenir son ami et son confident, bien plus que son secrétaire.